

Il y a vingt ans, l'Octogone, à Pully, proposait le premier modèle d'un centre culturel pour tous les arts de la scène. Depuis, il a fait des émules. Voici l'histoire de son directeur

Jean-Pierre Althaus, globe-trotter du théâtre romand

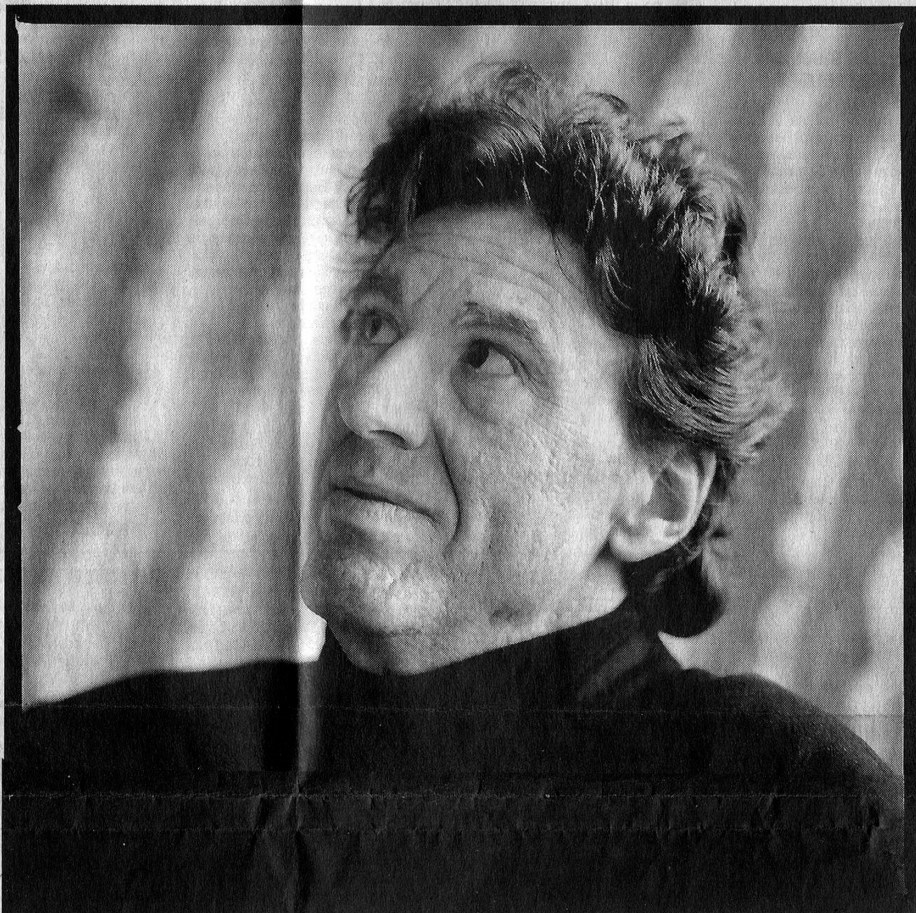
Lisa de Rycke

Dix minutes d'avance, mais le maître des lieux est déjà au rendez-vous. Preste, il s'empresse d'ouvrir la porte qui donne accès aux couloirs sombres des souterrains du théâtre de l'Octogone de Pully, dont il fête les vingt ans aujourd'hui*. Un petit café réconfortant, car la bise est bien noire, et l'on va s'installer sur le podium du café de l'Octogone. «Car sur les hauteurs, on a une meilleure vue», explique Jean-Pierre Althaus.

Le théâtre? C'est toute sa vie. Depuis toujours. Une histoire de famille même, à commencer par cette grand-tante dont l'effigie dénudée figure sur le fronton du Victoria Hall à Genève, et dont il s'enorgueillit. Cette dame de mœurs dites légères a trouvé là sa consécration, pour avoir, en son temps, enchanté un fonctionnaire d'ambassade britannique. Lequel s'est exilé pour éviter le scandale, à Wellington, en Australie. Avec lui, le monsieur a emmené la dame, et offert à la République, en guise de remerciement, une statue de sa dulcinée.

Enfant, le petit Althaus trotte entre les jambes de son grand-père paternel, qui est alors directeur technique de la Comédie de Genève. Du théâtre, il en connaît les dessous. S'il n'aime pas trop l'école («J'ai toujours passé à la raclette»), il aperçoit au moins tous les jours ces gens qui le fascinent déjà, à la terrasse du bistrot du Théâtre de Carouge d'alors. Parmi eux, Philippe Mentha, Louis Gaullis, François Simon et Georges Wod, dont il aime la voix profonde, la truculence. Truculence, c'est son mot favori. Le jeune Althaus, qui regarde la télévision, suit les péripéties de l'acteur Wod poursuivi dans la fiction par la police. Dans la réalité, près du Théâtre, il y a un poste de police justement, et il voudrait bien l'en avertir.

Du côté maternel, on l'emmène au spectacle. Et c'est au Grand Théâtre de Genève, avec *My Fair Lady*, où Jean Vigny interprète le rôle de l'ivrogne Mr Dolittle, que le jeune Althaus choisit la scène pour métier. Il suit ses premiers cours au Conservatoire populaire d'art dramatique, aux côtés de Germaine Tournier, qui lui apprendra la rigueur et la discipline, histoire de dompter et d'utiliser un tempérament que l'École de commerce a quelque peine à épanouir.



JOSE STUBSTRATES

Jean-Pierre Althaus: «Certaines personnes de qualité m'ont tout appris. Surtout Philippe Mentha qui pose invariablement la même question à ses pupilles: la scène est-elle vitale pour vous?»

L'OCTOGONE, PULLY, 15 NOVEMBRE 1999

Il fait ses débuts à Carouge, aux côtés de ceux qu'il admire tant, puis il suit les cours de Philippe Mentha (qui dirige aujourd'hui Kléber-Méleau, à Lausanne) dans des mises en scène de Witkiewicz, dont François Simon s'est épris. «Ces gens de qualité m'ont tout appris. Surtout Mentha qui pose invariablement la question à ses pupilles: le théâtre est-il vital pour vous?»

Sa chance? Celle de n'avoir pas un physique de jeune premier, genre Leonardo Di Caprio. «J'étais déjà très grand, dégingandé, un grand nez, un certain strabisme, un rire tonitruant, avec des traits coupés à la hache.» On écarquille les yeux. Un sens de l'exagération théâtrale, sans aucun doute. Quelque chose de spécial se dégage en effet de cette stature longiligne. Personnage plutôt raffiné, et chevalier servant qui aide l'interlocutrice à enregistrer la conversation

quand le magnéto donne des signes alarmants d'agonie. Son physique l'a beaucoup aidé, puisqu'on lui attribue des rôles originaux, comme celui de l'amoureux transi de *La Cerisaie* de Tchekhov, avec lequel on peut émouvoir et faire rire une salle entière. Et se faire remarquer.

Plus tard, il rencontre Jean-Louis Barrault (*Les Enfants du Paradis*) qui l'engage à la Comédie de Genève. Jean-Pierre Althaus part avec lui en tournée. De Barrault, il raconte ce moment face au public d'un amphithéâtre qui lui a demandé: «Pourquoi le théâtre?» Barrault commence à répondre, s'arrête tout soudain, et de regarder fixement devant lui sans plus bouger. Le public perplexe, inquiet, ne souffle mot. Et soudain, Barrault sourit et dit: «C'est exactement pour cela, le théâtre. Pour l'échange. Pour pouvoir contrôler l'effet de la scène.»

Jean-Pierre Althaus esquisse alors un large sourire, mais s'indigne aussi que la jeunesse ambitieuse s'empresse de démoder ces grands personnages. Lui, il a plutôt l'esprit à relier les générations, à tisser des ponts entre ceux qui ont tant à vous apprendre, et les jeunes fouguesux qui ont soif.

Après dix ans de vie nomade, le théâtre, c'est aussi fatigant, Jean-Pierre Althaus rencontre René Pellos, dessinateur des Pieds nickelés, caricaturiste d'événements sportifs. Il écrit des articles pour arrondir ses fins de mois, suit les Tours de France et devient l'ami d'Eddy Merckx, alors champion, dont il écrit l'histoire dessinée par Pellos. Puis il apprend qu'on cherche, à Pully, un chargé de promotion culturelle et artistique, à mi-temps. Il commence en mai 1979, tandis qu'il entame une collaboration avec le quotidien vaudois 24 heures. «J'ai pu rencontrer

tous les metteurs en scène et comédiens que j'avais envie de connaître: Robert Hossein, Peter Brook...»

Les histoires, il en raconte autant qu'on en veut, mais sur les autres surtout. Il en écrit justement un livre. Il est un peu gêné de le dire. Moins de les raconter. Un de ses meilleurs moments? Un téléphone de l'homme de théâtre Marc De Hollogne, en juin 1986. Jean-Pierre Althaus n'a plus ni place dans la programmation de l'Octogone ni argent au budget. Qu'à cela ne

«J'étais déjà très grand, dégingandé, un grand nez, un certain strabisme, un rire tonitruant, avec des traits coupés à la hache»

tienne, le quidam ne se laisse pas démonter, débarque avec un poste télé, du matériel vidéo. Et d'offrir deux billets d'avion, destination Bruxelles, pour le jour même, à Jean-Pierre Althaus. Celui-ci fera venir le spectacle sur les mauvaises dates de Noël. Marc De Hollogne arrive désespéré, le spectacle a été un bide: échec à Paris, four à Bruxelles. Sur la place lausannoise de la Palud, De Hollogne distribue lui-même ses tracs. Surprise. La salle sera comble pendant trois semaines. Althaus est fier de ce véritable conte de Noël, pour une fois un artiste décrié dans les métropoles trouve son ouverture à Lausanne. D'autant plus que Marc De Hollogne est devenu un assistant de Béjart par la suite, et que dernièrement il a mis en scène à Bastille les 80 ans de Charles Trenet.

Hormis le théâtre, Jean-Pierre Althaus pratique la gym, le vélo. Il participe même au Tour de Romandie. Le vélo? «J'aime le vélo, parce qu'on est confronté à la nature, on la subit, et sur les hauteurs, on peut la savourer à sa juste mesure.» Il écrit des pièces de théâtre, dont trois qui n'ont jamais été éditées. Romantique? Il dit être né le même jour que Wagner, un 22 mai.

* Spectacle autour des vingt ans de l'Octogone: «Ça voulait dire... On a vingt ans», par la compagnie Nomades, chorégraphie Serge Campardon. Pully, l'Octogone, les 19 et 20 nov. à 20h30. Tél. 021/721 36 20.